

mortel & n'a point de Confesseur ; le P. Segneri l'exhorte à former un acte de contrition avant que de s'approcher de l'autel , & de se confesser en suite aussi-tôt qu'il en aura l'occasion , selon que le Concile de Trente l'ordonne dans la session treizième.

Le troisième devoir des Curés regarde les Sacremens ; sur quoi notre Auteur les instruit de ce qu'ils doivent observer en administrant le baptême , l'extrême-onction , la pénitence , & l'Eucaristie ; & à l'égard des sacremens qui sont réservés à l'Évêque , il les avertit de ce qu'ils doivent faire pour y préparer ceux qui les veulent recevoir , & enfin leur représente tous les secours qu'ils sont obligés de rendre aux malades , aux mourans & aux morts , & le besoin qu'ils ont de recourir à d'ardentes & à de continuëles prières pour attirer les graces & les benedictions du Ciel sur leur Ministère.

SECONDE REPLIQUE DE M. REGIS A LA REPON-

se du R. P. Malebranche , Prêtre de l'Oratoire ; touchant la maniere dont nous voyons les objets qui nous environnent. In 4. à Paris chez Jean Cuffon , rue saint Jaques. 1694.

MR. Regis prétend avoir prouvé dans sa première Replique , que la grandeur apparente des objets est absolument indépendante de leur distance apparente ; & il croit l'avoir prouvé par les mesmes expériences dont le P. Malebranche s'est servi pour faire voir le contraire. Sur tout M. Regis a employé l'expérience du verre enfumé , laquelle , à son sens , le P. Malebranche n'a rapportée qu'obscurément ; pour ne pas dire d'une maniere contradictoire ; d'où vient que M. Regis ne s'en est servi qu'entant qu'elle fait voir que l'interposition du verre enfumé fait que la Lune paroît plus petite dans le merdien , & encore plus dans l'horison.

Quant à la maniere dont nous voyons les objets qui nous environnent , le P. Malebranche dans sa Recherche de la vérité , livre 3. partie 2. chap. 1. fait un dénombrement exact

de toutes les manieres dont nous pouvons voir les corps ; & ayant donné l'exclusion à toutes les autres , il conclut que nous voyons les corps en Dieu. M. Regis traitant le mesme sujet dans sa Metaphisique livre 2. partie 1. chap. 14. combat cette opinion. L'Auteur de la Réponse ayant voulu la défendre depuis peu , M. Regis tâche de faire voir par cette replique , qu'il l'a combattuë avec raison.

Pour le prouver il soutient que si Dieu fait voir à l'ame tous les corps , en voulant simplement qu'elle voye ce qui est au milieu d'elle , sçavoir la propre essence de Dieu , il faut , par les principes mesmes de l'Auteur ; que l'ame soit unie à l'essence de Dieu : & M. Regis prétend que l'ame ne peut estre unie à l'essence de Dieu phisiquement. Il croit mesme qu'elle n'y peut estre unie moralement , qu'entant qu'elle dépend de Dieu comme l'effet dépend de sa cause ; ce qui ne suffit pas pour le P. Malebranche , & ce qui est néanmoins l'unique fondement sur lequel est établie la dépendance absoluë où l'ame est non seulement de la puissance de Dieu , mais encore de sa sagesse ; comme il le fait voir.

M. Regis avouë ensuite qu'il y a une grande difference entre connoître par idée & connoître par sentiment. Mais parce que l'Auteur de la Réponse prétend que nous ne connoissons par idée que nos corps , M. Regis enseigne au contraire que nous connoissons aussi par idée nos amés ; & la raison principale qu'il en apporte est que nous appellons *sentir* toute qualité sensible qui n'a point d'objet ; & que nous appellons *appercevoir* ou connoître par idée , avoir quelque connoissance qui a un objet. Or il est évident que nous connoissons toutes nos sensations de la première maniere ; & que nous connoissons la pensée subsistante qui leur sert de base & de fondement, de la seconde. M. Regis a lieu de croire que l'Auteur de la Réponse lui abandonne ce point par la déclaration qu'il fait en ces termes : *Le temps nous apprendra si je me suis egaré. Mais je croi devoir dire qu'il en faut beaucoup avant qu'une opinion aussi extraordinaire , aussi contraire aux préjugés de l'imagination & des sens , aussi abstraite & aussi difficile que la mienne,*

puisse devenir la plus commune, Je ne dis pas parmi les hommes : cela n'arrivera jamais ; je dis parmi les scavans, & cette espece de scavans qui s'appliquent serieusement à la Metaphisique. Car quelle apparence de verité peut avoir une opinion que son auteur mesme ne peut esperer qu'elle deviendra la plus commune parmi les Scavans ?

Dans le 20. art. l'Auteur de la réponse réduit la question à sçavoir si l'idée de l'etendue est une modalité de l'ame ; & ayant conclu qu'elle ne l'est pas parce qu'elle est infinie, M. Regis tâche de faire voir que l'idée de l'etendue n'est infinie qu'objectivement, & que rien n'empêche qu'une idée qui n'est infinie qu'objectivement, ne soit la modalité d'une substance finie ; d'autant que par une idée infinie *objectivement* on n'entend pas une idée qui a une réalité formelle infinie, mais seulement une idée qui represente autant de perfections que l'esprit qui a cette idée, en peut concevoir.

L'Auteur de la Réponse dit dans le 21. article, que quand on pense au cercle en general, l'objet immediat de l'ame n'est rien de particulier. M. Regis prétend au contraire que quand on pense au cercle en general, ce n'est pas l'idée ou la perception du cercle en general qu'on voit ; mais par cette idée ou perception on voit plusieurs cercles confusément, ou pour mieux dire, on voit un seul cercle, dans lequel on ne considere que ce qu'il a de commun avec tous les autres cercles ; ce qui se fait par des abstractions d'esprit, en la maniere qu'on l'enseigne dans la Logique.

Dans le 23. art. M. Regis soutient que si Dieu est *tout estre* ou *l'estre universel*, comme l'Auteur de la Réponse le suppose, il faut que tous les estres soient des parties integrantes ou des parties subjectives de Dieu ; ce qui va plus loin qu'on ne pense : Car il est impossible de donner un bon sens à ces expressions ; à moins de dire que par *tout estre*, ou par *l'estre universel* on entend le premier estre, & celui qui produit les autres estres. Mais afin que Dieu represente les corps il ne suffit pas qu'il les produise & qu'il les contienne éminemment, il faut encore qu'il les contienne formellement ; ce qui repugne.

Dans l'art. 24. l'Auteur se plaint de ce que M. Regis a trop abrégé son discours. M. Regis avoue qu'il l'a abrégé, mais qu'il l'a fait en sorte qu'il ne lui a rien ôté de sa force. Il a changé seulement le mot d'*ouvrages* en celui de *corps* : en quoi il croit n'avoir fait aucun tort à l'Auteur de la Réponse, parce qu'il ne s'agit en ce lieu que des ouvrages qu'on voit en Dieu, & que, selon ses principes, on n'y voit que les corps. M. Regis finit sa seconde réplique, en disant que les idées & les perceptions sont une même chose ; comme il paroît de ce qu'elles ont les mêmes propriétés, & de ce que toutes les difficultés que le P. Malebranche forme contre l'estre formel & objectif des idées, peuvent estre formées contre l'estre formel & objectif des perceptions.

M. Regis soutient dans la troisième réplique, que le P. Malebranche a confondu le plaisir des sens avec la satisfaction intérieure de l'ame, & qu'il se trompe beaucoup de croire, comme il fait, que la joye & la satisfaction intérieure de l'ame sont une même chose : Elles sont au contraire deux choses tout à fait différentes ; la satisfaction intérieure de l'ame procedant toujours du bon usage que nous faisons de notre liberté ; au lieu que la joye procede souvent des choses qui sont indépendantes de nous.

Voilà en general trois répliques sur lesquelles M. Regis prétend estre jugé par le Public scavant & desintéressé. Aussi finit-il en protestant *que quoi que le P. Malebranche & ses disciples puissent écrire contre lui, il ne leur répondra jamais, tant parce que ses principes sont trop éloignés des leurs pour pouvoir disputer ensemble ; qu'à cause qu'il est persuadé que le Public connoitra par ces Répliques ce qu'il seroit capable de faire en de pareilles rencontres*.

A P A R I S,

Chez JEAN CUSSON, rue saint Jaques, à l'Image
de saint Jean Baptiste. *Avec Privilège du Roi.*